

## Le monde réapproprié

Thierry Guichard, [Le Matricule des Anges](#), n°101, mars 2009

LECTEUR ENCYCLOPÉDIQUE, STÉPHANE AUDEGUY A PUISÉ CHEZ JULES VERNE LE DÉSIR DU MONDE, CHEZ DIDEROT LE MARIAGE DE LA PENSÉE ET DE L'ÉMOTION, CHEZ QUENEAU L'ART DE LA NARRATION. SES TROIS ROMANS PROPOSENT UN ENCHANTEMENT CRITIQUE DE NOTRE TEMPS.



L'année 2005 n'aura pas été mauvaise pour la littérature. C'est cette année-là que paraît le premier roman de Stéphane Audeguy, *La Théorie des nuages* qui va souffler un air frais dans les lettres françaises. Proprement enchanteur, ce roman raconte l'arrivée d'une jeune bibliothécaire, Virginie Latour, dans la maison d'Akira Kumo un célèbre couturier japonais qui a souhaité qu'elle s'occupe de classer sa bibliothèque essentiellement consacrée à la météorologie. Nous sommes à Paris en 2005, mais les récits épisodiques du Japonais vont nous conduire un peu partout dans le monde : pour Virginie il reconstruit l'histoire de la science des nuages amorcée avec Luke Howard au début du XIXe siècle. Un parallèle obsessionnel associera rapidement les nuages au sexe féminin, notamment lorsqu'il s'agira d'évoquer la quête absolue de Richard Abercrombie, auteur d'un *Protocole* qui serait le saint Graal de la météorologie. Le lecteur traverse le XIXe et la première moitié du XXe siècle avec un bonheur rarement égalé. L'histoire scientifique et rêveuse croise et engendre de nouvelles guerres, napoléoniennes, mondiales, industrielles. On se retrouve dans des forêts tropicales face à un orang-outang, ou au cœur de l'éruption du Krakatoa en 1883, avant de fréquenter les bordes asiatiques dans la fièvre du collectionneur de cons... *La Théorie des nuages*, tiré initialement à deux mille exemplaires, rencontre un joli succès : il faut procéder à un tirage et plus de 18000 exemplaires seront vendus.

L'année suivante, Audeguy se fait expert dans l'art du contre-pied. Il publie *Fils unique* : la confession du frère de Jean-Jacques Rousseau. Dans la langue du XVIIIe siècle français, François retrace ce que fut sa vie. Enfant de son siècle et de la Révolution, il épouse d'abord les valeurs des libertins, se pique de science mécanique au point de construire des automates censés suppléer les hommes y compris dans l'assouvissement des désirs sexuels. La science, à nouveau, offre à ses découvertes les lumières et les ombres de l'âme humaine, pour le meilleur parfois, le pire souvent. Très différent du premier livre, ce deuxième opus écrit avec une élégance virtuose, trouve autant de lecteurs. Deux essais suivront et aujourd'hui, Stéphane Audeguy semble renouer avec la veine de *La Théorie des nuages*. *Nous autres*, toutefois, est encore bien différent de ses deux prédécesseurs. La mort d'un père méconnu conduit Pierre, un photographe parisien, à Nairobi au Kenya. On le suit donc accompagné d'une voix collective, ce « *nous autres* » qui donne le titre à ce troisième roman et confère à l'histoire une épaisseur autant historique que spirituelle.

On a cru un moment l'écrivain injoignable. Son téléphone fixe définitivement débranché, son mobile aux abonnés absents. C'est que notre homme était à Dubaï nous téléphona-t-il le matin même de son retour en France. Un voyage pour le compte d'Air France qui l'a envoyé là-bas afin qu'il ramène un reportage sur l'étonnant chantier qui s'y développe : la construction d'îles artificielles en forme de palmiers.

Pour évoquer sa biographie, Stéphane Audeguy commence par raconter une anecdote : un magazine de littérature lui a un jour demandé cinq dates importantes de sa vie pour dresser une bio express. L'écrivain donne sa date de naissance, la date à laquelle il a appris à parler, celle où il a commencé à marcher, l'année où il est allé pour la première fois à l'étranger et celle passée aux États-Unis. « *Dans le numéro où figurait mon interview, tous les auteurs avaient leur biographie avec leurs dates importantes sauf moi... Ce magazine devait attendre de l'écrivain qu'il donne des choses censées être exemplaires ou révélatrices. Il n'y a aucune spécificité biographique d'un écrivain. C'est à partir des réalités communes qu'on écrit aussi.* »

On devine assez rapidement que l'exercice qui consiste à le faire parler de sa vie ne sera pas aisé : ses romans, d'ailleurs, tournent le dos à toute confession autobiographique. Ce n'est toutefois pas tant par pudeur que l'homme se dérobe que par un souci de trouver du sens à sa démarche.

Commençons donc par la première date proposée : Stéphane Audeguy naît en 1964 à Tours, troisième et dernier fils d'un couple d'employés. À « *l'âge du plastique, du Tupperware, du rosbif...* », l'enfant grandit pendant dix-sept ans dans une cité HLM construite sur un gros chantier de remblayage sur les rives du Cher.

Pour les deux dates suivantes, on peut rajouter une année supplémentaire. Audeguy aime à penser que l'apprentissage de la marche et de la parole s'effectue dans le même temps. Parler n'est après tout qu'une autre façon d'arpenter le monde.

La quatrième date marque donc le premier voyage à l'étranger : c'est 1977 et c'est la Pologne. Le grand-père maternel de l'enfant étant d'origine polonaise, ce périple inaugure une série de visites au reste de la famille. « *Le voyage en Pologne a été d'autant plus fort que je n'étais jamais sorti de mon trou. L'année d'avant, une sœur polonaise de mon grand-père est venue chez nous. Ça a été un choc ethnologique. Je me souviens qu'un de ses buts de promenade c'était la Coop, un supermarché dans lequel elle allait voir la viande... C'est pour ça que je suis resté xénophile. L'étranger permet un déplacement du regard.* » Le voyage en Pologne est donc une révélation. Il touche là à l'Histoire. « *Ça ne m'a pas rendu communiste, évidemment. C'était un monde sans publicité avec ce sentiment de l'altérité qu'on ressentait forcément. Le totalitarisme aussi on le sentait. Un film qui m'a paru le plus indigne sur le sujet, c'est Good Bye, Lenin! C'est carrément révisionniste.* » L'adolescent associe la Pologne aux camps de concentration. « *Mes grands-oncles avaient des numéros sur leurs bras et parlaient de ça. Mais je ne sais pas quels rôles ils ont joués dans les camps...* »

### À 13 ans, il veut devenir écrivain. « C'est lamentable, mais j'avais l'idée que l'écrivain ne foutait rien. »

Pour sa banlieue tourangelle, il parle donc de « trou », mais aussi d'un « univers réduit, une enfance petite-bourgeoise ». Le factuel n'est pas sa tasse de thé (de café plutôt, que notre hôte nous sert en s'excusant de n'avoir pas de vrai sucre à proposer). Il préfère ce qu'il nomme les affects. Il en extrait quelques-uns de sa mémoire pour chercher les sources possibles de ses romans. La violence en est un : « *il y avait des bagarres dans mon quartier. Il y a une violence des milieux populaires. Les Rives du Cher étaient divisées en trois zones : la A qui était la plus résidentielle ; la B, déjà plus éloignée des transports en commun ; la C qui était la plus pauvre. Ça correspondait à la stratification sociale. Nous habitons à la frontière des zones B et C.* »

Un autre affect : l'amour des jardins. « *Mon grand-père travaillant à la SNCF, il bénéficiait d'un jardin ouvrier près de La Riche. Je suis un enfant des Trente Glorieuses qui n'a pas mangé de conserves... J'ai appris tard que les légumes pouvaient se vendre.* » L'écrivain se souvient d'avoir cueilli du blé à la main en Pologne, à une époque où cette gestuelle ancestrale était tombée aux oubliettes en France. Il évoque ça : le rapport direct à la nature, l'éloignement d'avec elle à quoi le progrès nous a conduits. Il s'extasie devant les jardins maraîchers découverts au Kenya. Il a 13 ans dans son récit biographique et voudrait qu'on en soit déjà à l'année 2007...

On met le frein à main, on impose un coup d'œil dans le rétroviseur. Quid du métier des parents ?

« *Ma mère était secrétaire sténodactylographe. Mon père a travaillé essentiellement dans la menuiserie métallique. Mon goût de la technique vient de là, je pense. Même si je n'ai aucun don pour le bricolage, j'ai un grand intérêt pour l'histoire des techniques. L'atelier qu'il y avait chez moi et les outils de mon père m'ont bien fasciné.* »

De fait, son œuvre romanesque explore bon nombre de sciences et l'Histoire des techniques. Une science s'avère primordiale pour lui : l'éthologie, ou la science du comportement animal. On pourrait faire une analyse des personnages de ses romans sous le seul angle de l'éthologie...

La cinquième date enfin de son parcours autobiographique correspond à l'année de son séjour aux États-Unis. Il n'est alors plus un adolescent. Après sa licence d'anglais à Nanterre, il a Robert Merle, « *un écrivain à succès* », comme professeur. Plutôt que de travailler sur un auteur anglais comme il l'envisageait alors, Robert Merle lui conseille de faire sa maîtrise sur un Américain, pour lui donner l'occasion de se rendre aux États-Unis. « *J'ai suivi ce conseil cynique et me suis lancé dans une maîtrise sur William Burroughs. J'ai passé un an en Virginie vers 1985-1986.* » Il ne rencontre pas l'auteur du *Festin nu*, « *je n'avais pas ce réflexe-là* » mais d'autres auteurs, « *des fous furieux de la mouvance.* »

Surtout, il est très marqué par les paysages américains et par « *le sentiment de la nature.* » « *Les paysages de l'Amérique renvoient à une altérité qu'on ne trouve pas ici. C'est l'idée d'un horizon qui ne soit pas humain.* »

À nouveau notre hôte voudrait en profiter pour nous parler de ce qu'il a vu à Dubaï la semaine précédente. « *Vous pouvez à Dubaï vous retrouver dans un paysage dans lequel vous ne savez pas à quelle échelle vous situer. Ils construisent sur l'eau des palmes géantes pour y poser des bâtiments, c'est un immense chantier. Vous voyez un petit bâton planté, vous vous demandez ce que c'est, vous ignorez quelle taille ce truc peut avoir ; vous vous avancez et en fait, c'est une grue. Vous voyez un kart qui approche, vous pensez que c'est une voiturette de golf et en fait, c'est un autobus... et les fourmis qui en sortent, ce sont des Pakistanais. C'est une déshumanisation du paysage. On pense à Le Corbusier qui faisait une architecture dont l'unité de base tournait autour d'un mètre soixante-dix, un mètre quatre-vingt : une architecture anthropométrique. Ce qui se fait à Dubaï, c'est autre chose. C'est une fin de l'homme.* »

Avant de regarder les photos qu'il a ramenées de son voyage dans le Golfe Persique, on aimerait savoir comment l'enfant qu'il fut en est arrivé à la littérature.

« *Il y avait très peu de livres chez moi. Mes parents n'achetaient pas de livres de façon thésaurisatrice. Il n'y avait pas une Pléiade ni d'ouvrages brochés. Quelques livres de poche, seulement. Mon père n'était pas un grand lecteur. Ma mère l'est devenue un peu plus tard. Le livre est venu par le bibliobus et la bibliothèque du quartier. Aujourd'hui encore, je fréquente plus les bibliothèques que les librairies. Pour mon travail, je vais à la BNF et à la British Library.* »

Il en aurait presque honte : « *Les librairies, j'ai commencé à y aller après avoir publié mon premier livre. C'est un métier, libraire, que j'ai appris à admirer, il y a cinq ans seulement. Je n'ai pas acheté de livre neuf avant 22 ou 23 ans... J'achetais des occasions et des Folio. J'ai ainsi lu Ma Vie de Léon Trotsky parce que c'était le plus gros livre en Folio.* »

Avant Trotsky, tout de même, il y a eu des livres plus attendus comme ces séries où des enfants mènent l'enquête ou des classiques tels : « *L'Île au trésor qui, au bout de deux chapitres permet à l'enfant d'être sans parents. Ça me paraissait merveilleux dans l'espace fictif. Je me souviens aussi avoir lu en collection verte un roman où un frère et une sœur étaient enlevés par des Pygmées qui à travers un tunnel les emmenaient sur un continent perdu au centre de l'Afrique. Il y avait de belles descriptions très précises de la faune et de la flore. Ça ne faisait que renforcer mon rapport au monde...* »

**« Je n'ai jamais été idéaliste. La littérature n'est absolument pas une évasion. C'est, a contrario, être dans le monde. »**

Si on lui soumet l'hypothèse qu'il lisait pour sortir de ses tours, la réponse ne se fait pas attendre : « *Ce n'est pas sortir des tours, c'est entrer dans le monde où il y a les tours. Je n'ai jamais été idéaliste et je ne pense pas que la lecture le soit. La littérature n'est absolument pas une évasion. Ceux qui considèrent la lecture comme une évasion, je leur suggère de prendre d'autres produits. Il en est d'injectables qui sont bien plus efficaces. Même le cinéma est mieux pour s'évader. La littérature est le contraire d'un stupéfiant. C'est, a contrario, être dans le monde.* »

Deux auteurs ont eu une importance considérable au point d'influencer aujourd'hui encore son univers fictionnel. Jules Verne d'abord : « *il y a avec lui l'espèce de fantasme occidental de la clôture, de faire le tour du monde. Verne exprime quelque chose de l'emprise capitaliste, scientifique et marchande sur le monde qui est encore vrai : la prédation. On oublie que Nemo est un ancien prince indien qui a perdu son royaume et s'est planqué dans un volcan. C'est un personnage sadien. Sade aussi m'a marqué. Perec également. Il y a aussi ce désir de faire le tour du monde chez Perec mais avec une distance ironique : la connaissance du fait qu'il est impossible d'en faire le tour. Il y a quelque chose de dément dans la volonté d'épuiser le réel.* »

Denis Diderot ensuite : « *Il a été fondamental pour moi dans cette articulation qu'il réussit entre la pensée et la sensibilité. Diderot est à la fois dans la pensée, le sensible, le fictionnel. Je refuse absolument ce divorce entre la tête et les jambes ou la tête et le cœur. Diderot ne pense que lorsqu'il rencontre un objet tiers. C'est le contraire de Rousseau. Le génie de Rousseau est tout à fait centripète : il se casse un ongle, il peut en faire des pages prodigieuses. Moi, je suis incapable de faire quoi que ce soit de ce genre de choses.* »

Vers 15 ans, il lit *L'Étranger* de Camus et y découvre une sensualité méditerranéenne. « *La question de la sensorialité était pour moi essentielle.* »

Après le lycée, il s'inscrit en hypokhâgne à Tours à cause d'une fille qu'il trouvait jolie et qu'il voulait suivre après le bac. Il lui demande donc naturellement ce qu'elle compte faire. Elle dit « hypokhâgne », il ignore de quoi il s'agit, mais il décide de faire ça. « *La bourgeoisie tourangelle connaissait khâgne, mais moi, je n'en avais jamais entendu parler.* » Il poursuivra à Paris une khâgne qu'il doublera à Sceaux l'année suivante. « *J'ai choisi de faire des études d'anglais pour lire Shakespeare.* » Admissible à Normale Sup, il suivra une maîtrise d'anglais et une de français et passera l'agrégation de lettres.

Adolescent dans son quartier tourangeau, il a participé à des tournages de petits films. Il retrouve une fille avec laquelle ces films étaient réalisés. Elle travaille pour le cinéma. Lui propose un poste de monteur stagiaire qu'il accepte. Il travaillera ainsi durant trois ans. Après son agrégation de Lettres, cette formation lui permettra d'obtenir un poste à profil : il enseignera le cinéma dans un BTS de la banlieue parisienne jusqu'en mai 2008 où il décide de se mettre en disponibilité. Une expression qui sied parfaitement à qui veut écrire...

S'il situe son désir de devenir écrivain vers l'âge de 13 ans, chose curieuse, ni l'adolescent, ni même l'étudiant n'écrit... « *Je n'ai eu aucun rapport à l'écriture avant 1999. Mais je voulais être écrivain. C'est lamentable, mais je voulais être écrivain parce que j'avais l'idée qu'un écrivain ne foutait rien, ne travaillait pas et pouvait gagner de l'argent assez facilement. C'est dire si j'étais un être lucide (rires)... J'ai longtemps non écrit. J'étais peut-être trop intimidé par ce qui existait déjà.* »

Les premiers textes qu'il compose au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle sont ceux qu'on retrouve aujourd'hui dans *In memoriam*. Des textes très courts sur les derniers instants d'hommes ou femmes célèbres. « *Je n'arrivais tellement pas à écrire que je me suis dit que j'allais faire ces textes très courts.* » La NRF les publiera et il en écrira d'autres pour étoffer le livre qui paraît donc aujourd'hui dans la belle collection du Promeneur.

En 2004, lors d'une rencontre publique, l'écrivain et éditeur chez Gallimard Richard Millet évoquait la belle surprise d'un manuscrit magnifique reçu par La Poste. Un roman qui s'appelait *La Théorie des nuages* et dont il conseillait de retenir le nom de l'auteur : Stéphane Audeguy. En janvier de l'année suivante, le livre était publié. Et le nom d'Audeguy désormais retenu.